



les conflits entre traditional

Les intellectuels négro-africains ont réagi à la négation théorique et pratique de leurs cultures par les colonisateurs en affirmant avec véhémence la réalité et l'originalité d'une civilisation noire.

C'est cette réalité et cette originalité que désigne l'expression « âme nègre ». Senghor, qui l'a adoptée, la tient sans doute de Delafosse ou de Frobenius. Mais au siècle dernier, E.W. Blyden en faisait déjà largement usage. L'emploi des termes « âme », « esprit », etc. appliqués aux cultures des divers peuples, s'est répandu en Europe au XIX^e siècle, du fait de l'éveil des nationalités en réaction, notamment contre l'impérialisme napoléonien. Déjà Fichte, dans ses célèbres « Discours à la nation allemande », établissait une distinction entre les peuples qui, « conservant leur personnalité et la sachant

respectée par les autres nations, permettent à celles-ci d'en faire autant » d'une part, et d'autre part, les peuples qui croient « qu'il existe une seule méthode pour être une nation civilisée, et que cette méthode unique, le hasard la leur a donnée à eux-mêmes... Tous les autres peuples ne sauraient avoir d'autres destinées que de leur devenir semblables, et ce, avec reconnaissance pour la peine qu'ils prennent de les former ainsi ». Entre les premiers, il y a échange réciproque d'idées et d'expériences. Quant aux seconds, ils veulent tout détruire et « créer hors d'eux un vide dans lequel ils pourront indéfiniment répéter leur propre image » (1). Fichte parla même d'« allemanité » (2) pour désigner l'originalité de la culture allemande. La tendance qui se faisait jour ainsi devait s'amplifier avec le mouvement romantique pour



O R, s'il est déjà fort délicat de préciser les notions d'âme, d'esprit, de génie au niveau individuel, la difficulté devient plus grande encore lorsqu'elles sont dilatées pour s'appliquer aux nations et aux races. Il nous a semblé que l'emploi des termes « tradition » et « traditionalisme » pourrait contribuer à dissiper les confusions qui obscurcissent les débats sur la négritude, l'identité, le droit à la différence, etc. Le terme « tradition » a, en effet, de par son étymologie, un sens transparent. En outre, il n'a pas été galvaudé par les penseurs autant que « génie », « esprit », « âme », « identité ». Or, ce que ces mots visent n'est rien d'autre, à nos yeux, que la tradition. Cette dernière est à distinguer soigneusement du traditionalisme qui est une absolutisation et une immobilisation de la tradition. La distinction entre tradition et traditionalisme nous permettra, du moins l'espérons-nous, de marquer plus clairement ce que nous combattons depuis longtemps déjà dans la négritude et ses succédanés (identité, droit à la différence, etc.) et de réduire les malentendus à propos de notre attitude à l'égard de l'héritage culturel des peuples noirs. Ce sont des traditionalismes en conflit qui alimentent les débats sur la négritude, le droit à la différence,

ismes : recherche d'une solution

donner naissance à des métaphysiques compliquées visant à saisir et à exalter (ou à stigmatiser) l'« âme », l'« esprit », le « caractère » ou le « génie » des différents peuples. Placés dans un contexte similaire, les intellectuels négro-africains, utilisent, outre l'expression « âme nègre » déjà mentionnée, les termes « négritude », « africanité », « personnalité africaine », « identité culturelle », etc. qui ont un sens analogue.

(1) J.G. Fichte : *Discours à la nation allemande*, 2^e édition, librairie Ch. Delagrave, Paris, pp. 237-238.

(2) *Deutschheit*. Le discours VII de J.G. Fichte porte le titre suivant : « Exposé plus approfondi de l'originalité et de l'allemanité (universalité) d'un peuple ». L'auteur précise ainsi sa pensée : les caractères allemands sont ceux d'une *race primitive* ayant le droit de s'appeler *le peuple*, à l'exclusion des autres races séparées de lui ; c'est ce que veut littéralement dire le mot (all'man, tout homme). Op. cité p. 131.

La traduction, déjà ancienne, 1892, est de Léon Philippe. L'édition de 1977, de la traduction de Jankelevitch donne le mot germanité.

l'authenticité, etc. Nous pensons qu'il faut voir dans le traditionalisme, quel qu'il soit, l'ennemi le plus dangereux de la tradition dans sa réalité vivante, en sorte que la lutte contre tout traditionalisme prend le sens d'une lutte pour sauver la tradition, du moins ce qui mérite d'être sauvé en elle.

Que faut-il entendre par tradition et par traditionalisme ?

Quel est le sens des traditionalismes africains actuels et des conflits qui les opposent ?

Comment aller au-delà de tout traditionalisme pour sauver ce qu'il peut y avoir de précieux dans notre héritage culturel ?

Les lignes qui suivent voudraient proposer des éléments de réponse à ces interrogations engendrées par un problème qu'on dit dépassé depuis longtemps, mais qui, sans cesse, renaît sous des étiquettes nouvelles.

la tradition

Indiquons d'abord ce que nous entendrons par tradition, et traditionalisme. La tradition, c'est tout à la fois la culture constituée et l'action de la transmettre. Au sens statique, la culture c'est l'ensemble de ce que l'homme invente et crée. Dire que la tradition c'est la culture constituée, c'est affirmer que la tradition a sa source dans l'activité créatrice de l'homme. La culture, en effet, s'oppose à la nature, plus précisément à l'instinct. Les instincts sont inscrits dans l'organisme, ils sont donnés avec les organes dont ils sont en quelque sorte des modes d'emploi, et c'est en ce sens qu'ils sont dits naturels. Pour survivre, résoudre ses problèmes d'adaptation au monde et se développer, l'être humain recourt moins à ses instincts qu'à son intelligence grâce à laquelle il invente des solutions aux problèmes inédits. L'ensemble de ces solutions (rapports sociaux, institutions, techniques, langue, représentations, doctrines, mentalités, goûts, etc.), forme la culture constituée d'une société, culture qui est transmise de génération en génération, par imitation et par éducation formelle ou informelle. La tradition, c'est l'action de transmettre cet acquis, et cet acquis lui-même.

Par la tradition, par la culture constituée qui nous est transmise, nous tirons parti des expériences, des efforts, et des réflexions des générations antérieures. Nous profitons notamment de leurs sacrifices, car il en coûte de créer de la culture : d'instaurer de nouveaux rapports sociaux, une nouvelle éthique, une nouvelle manière de penser, de nouvelles convictions, etc. Ce qui a exigé de la sueur et du sang de générations d'hommes de talent et même de génie, ou d'hommes de courage héroïque devient le bien qui attend les enfants à la naissance. La supériorité de l'homme tient non seulement à son pouvoir d'invention et de création, mais également à la capacité de transmettre, par l'éducation, par l'enseignement, ses inventions et ses créations. Grâce aux signes, l'homme peut s'approprier tout l'héritage de l'humanité, tout ce trésor devient disponible pour quiconque prend la peine de le découvrir et de s'en emparer, bien que les structures sociopolitiques s'efforcent d'écarter de cet héritage les classes et les peuples dominés. L'humanité ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui si chaque génération devait repartir à zéro et ne vivre que sur son propre acquis. Un individu condamné à ne compter que sur lui-même, privé des acquis et de la collaboration de la société, serait promptement réduit à l'impuissance. L'appauvrissement de l'humanité dans son ensemble serait de même ordre si les générations vivantes ne disposaient pas du patrimoine accumulé par les morts qui, on le sait, sont plus nombreux que les vivants.

Par suite, il serait insensé de prétendre se passer de la tradition. Toute société est traditionnelle parce que toute société vit sur une culture constituée, laquelle n'est qu'un autre nom de la tradition.

Mais il faut souligner que la tradition ou culture constituée est essentiellement mobile. La culture résulte d'une dialectique entre l'homme et l'environnement. Or, l'homme change ainsi que le milieu. Plus le paysan cultive une terre, plus il la transforme et se transforme. De même, plus une société se cultive, plus elle se transforme. Et plus une société est transformée par la culture, plus elle accroît la puissance de son action sur l'environnement — si toutefois sa culture vise cet accroissement de puissance. L'homme est de tous les êtres **connus**, de loin le plus actif. Il a transfiguré la planète terre et il est en passe d'étendre son activité fébrile sur d'autres planètes. En se cultivant, il augmente sa puissance de transformation. La supériorité de l'homme dans le domaine de l'activité tient essentiellement à la pensée. Par la pensée, il s'élève au-dessus du donné, et se donne le non-donné en représentation, il confronte les différentes représentations, les pèse et les soupèse, conçoit le chemin conduisant au non-donné, la manière de réaliser ce qu'il désire et pose comme fin. Il tâtonne en esprit pour réduire le tâtonnement dans la réalité et le comportement effectif. Et de la sorte, il crée et innove avec plus d'assurance. Le processus de création culturelle, par lequel se constitue la tradition, est en lui-même un processus de transformation. Mais toute transformation appelle des transformations plus vastes et plus profondes. Transformer en effet c'est créer des situations nouvelles, des contextes nouveaux qui exigent d'autres réajustements, d'autres transformations. Il est à noter que chaque grande tradition résulte d'une grande révolution. Celle-ci fait surgir un monde nouveau, lequel pose des problèmes nouveaux appelant des solutions nouvelles.

L'homme est un être qui se lasse de la répétition du même, et semble même aimer le changement pour lui-même. La répétition à la longue, devient pour lui monotonie et source d'ennui, et l'absence de problème lui pose un véritable problème, l'inactivité lui pèse. Sur le plan de l'art et du goût notamment, l'homme ne supporte pas la monotonie, la pure répétition. Les artistes en savent quelque chose : s'ils proposent au public les mêmes objets, ils sont abandonnés plus ou moins rapidement au profit de ceux qui apportent du nouveau, fût-il moins bon. Même s'il est délibérément maintenu par l'enseignement ou un conditionnement systématique, l'ancien finit par céder la place au nouveau. Le phénomène de retour aux sources et de renaissance semble contredire cette affirmation. En réalité, il obéit à la même disposition. Ce qui a été délaissé et oublié apparaît comme du nouveau aux yeux des jeunes ou même des vieux lassés des goûts du jour. Dans tous les cas, l'homme se détourne du présent, de ce qui a cours dans la société et lève les yeux vers d'autres horizons. Ce qui est perçu comme autre et vient rompre la monotonie du présent peut se trouver ailleurs, il peut se situer également dans l'avenir aussi bien que dans le passé. Ces observations expliquent en partie pourquoi les Africains de culture traditionnelle aspirent à imiter la culture occidentalisation des citadins, alors que ceux-ci, quand ils sont cultivés, manifestent un goût mar-

qué pour la culture africaine traditionnelle. Les uns et les autres cherchent à s'évader de leur culture vécue vers un ailleurs.

le traditionalisme

Il est important, à notre avis, de distinguer tradition et traditionalisme. Pour le dire en deux mots, le traditionalisme est une immobilisation de la tradition. On aboutit à cette immobilisation en naturalisant la tradition, par exemple en déclarant que la culture est déterminée par le climat ou par la race. La nature n'est certes pas immuable, mais entre le rythme d'évolution de la nature et le rythme d'évolution de la culture, la différence est d'ordre et non simplement de degré. La culture se transforme beaucoup plus rapidement que la race ou le climat, en sorte que par rapport au rythme d'évolution de la culture, la nature peut être dite pratiquement immuable. Ramener la culture à la nature dans ces conditions, c'est pratiquement l'immobiliser.

On immobilise aussi la tradition par absolutisation. Poser une tradition comme parfaite, c'est vouloir la soustraire à tout changement et la poser hors du temps. Ce qui est parfait n'a en effet besoin d'aucune modification, d'aucun complément. La perfection est à conserver, à maintenir et non à changer. L'absolutisation de la tradition emprunte ordinairement la voie de la divinisation. Si une culture (lois, rites, croyances, etc.) est l'œuvre d'un être parfait, elle ne peut qu'être parfaite elle-même. Pour rendre crédible la perfection d'une culture, on l'attribue à un être parfait, divin.

L'immobilisation de la culture entraîne l'immobilisation de l'homme, son véritable créateur. Si la culture ne doit pas changer, si l'homme ne doit pas changer ses lois, ses institutions, ses habitudes de comportement et de pensée, qu'a-t-il encore à faire de réellement important ? Il est réduit, en profondeur, à la passivité. L'absolutisation d'une culture suppose ordinairement le mépris des autres cultures. L'univers culturel est par excellence celui de la diversité. Dès lors, poser une tradition comme parfaite, sainte, divine, c'est la situer au-dessus de toutes les autres et même les poser comme nulles et sans valeur aucune, et comme vouées à disparaître devant la tradition parfaite, à moins de les figer dans leur abaissement et leur nullité.

L'absolutisation de la tradition et l'immobilisation qui en résulte sont en réalité une réduction de la culture à l'instinct. Elles donnent congé à la créativité humaine. L'homme devient un être d'habitudes comportementales et intellectuelles imitant l'instinct dans sa fixité. Le traditionalisme étant en profondeur une chute dans le biologique, dans l'instinct, il est normal, dans les sociétés où la foi religieuse a cessé d'être dominante, qu'il prenne la forme du racisme ; la supériorité d'une culture est alors liée à la supériorité de la race qui l'a créée ou qui en est l'héritière. Le traditiona-

lisme théologique pousse ceux dont les cultures ont été abaissées ou condamnées à se convertir à la tradition prétendue parfaite, sainte, pour devenir membres du royaume de Dieu, de la communauté des élus. Le traditionalisme raciste de son côté, pousse les membres des sociétés frappées par son mépris à vouloir changer non seulement de culture mais aussi de race pour s'intégrer à la race supérieure et du fait même à la culture supérieure.

le traditionalisme africain actuel

La culture africaine pré-coloniale a peut-être été bien moins traditionaliste qu'on ne le pense généralement. Elle ignore en général à la fois la prétention à la perfection et le racisme érigé en système. On peut certes en discuter. Ce qui est certain, c'est que la culture africaine traverse actuellement une phase clairement traditionaliste qui commence seulement à être sérieusement remise en question. Par réaction contre le racisme colonial, qui refusait au Nègre toute culture, le mouvement de la négritude a été une affirmation de la réalité d'une culture africaine. Le colonialisme avait une haute idée de la culture et trouvait le Nègre indigne de prétendre à une telle idée de la culture ; il voulait humilier le Nègre en lui refusant toute culture digne de ce nom. Les patriotes négro-africains entendaient au contraire affirmer la dignité du Nègre et voyaient en lui l'auteur de grandes et belles cultures, bien qu'incomplètes. C'est pour l'essentiel, la signification de la négritude d'un Césaire, d'un Damas ou d'un David Diop.

La conception senghorienne de la négritude est différente. Pour Senghor, la culture noire est le produit de la race noire. Le Nègre, à l'en croire, serait essentiellement instinctif, émotif et passif, tandis que le Blanc serait avant tout intelligent et actif. C'est pourquoi celui-ci aurait développé la science, la technique et la civilisation industrielle, et c'est aussi pourquoi il a bouleversé et dominé le monde, le monde physique et les autres peuples. L'opposition ainsi établie est, d'après Senghor, raciale. C'est en vertu de leur race, que le Blanc serait intelligent et actif, et que le Nègre serait émotif, passif et fluctuant. Il s'agit de caractères raciaux d'où résulteraient les cultures correspondantes. Le caractère déterminerait la culture, qui serait donc elle aussi raciale.

Le senghorisme n'est pas une réfutation du racisme colonial, mais sa confirmation. La continuité entre racisme colonial et senghorisme est d'ailleurs expressément reconnue par Senghor lui-même, qui n'hésite pas à citer à l'appui de ses thèses Gobineau, Gustave Le Bon, Lévy Bruhl, théoriciens bien connus du racisme. En refusant au Nègre la raison et le dynamisme, Senghor lui refuse le principe même de la culture. Il les ramène à l'animalité et les exclut de la culture proprement dite, qui est l'œuvre de la volonté et de la pensée. En attribuant au Blanc le monopole de la raison et de l'activité, il lui reconnaît le mono-

pole de la culture véritable. L'ambiguïté du senhorisme apparaîtra plus nettement encore si l'on observe que c'est un traditionalisme sans tradition au sens actif du terme. Le traditionalisme africain d'inspiration senhorienne, ne manifeste guère le souci de rétablir, à un niveau plus élevé, la continuité de la transmission de l'héritage culturel africain, continuité interrompue par le système colonial d'éducation. C'est au niveau de l'école et de l'enseignement, que l'on peut voir et apprécier le sérieux de la volonté d'assurer cette continuité, et non au niveau des festivals qui n'engagent personne et demeurent sans conséquence pratique. Une fois la fête terminée, la plupart des participants reprennent la tradition coloniale, de mépris de la culture africaine et d'assimilation, la défense de la francophonie, de l'enseignement du latin et la sourde opposition à l'enseignement des langues africaines.

le traditionalisme théologique

La culture judéo-chrétienne et la culture musulmane nous offrent des exemples parfaits de traditionalisme théologique. Prenons la Bible. Elle contient l'ensemble de la culture judéo-chrétienne : littérature (épopées, poèmes lyriques, récits plus ou moins romancés, proverbes, etc.), histoire, lois, institutions, mythes, etc. Cet ensemble n'est certes pas complet : toute la tradition reflétant les croyances polythéistes a été impitoyablement éliminée ou modifiée et réinterprétée dans le sens de l'orthodoxie monothéiste. L'ensemble de ce qui a été retenu est considéré comme provenant de Dieu lui-même et donc parfait pour l'essentiel. La « révélation » contient, aux yeux du croyant, toute la vérité qui demanderait seulement à être comprise et appliquée. Tout ce qui est manifestement opposé au contenu de la « révélation » est écarté et combattu comme erreur. On peut faire les mêmes observations sur le Coran, le Livre Saint des Musulmans. Il est même plus brutal et plus dogmatique, si possible, bien que le nombre de ses dogmes soit plus réduit. Ce qui est ainsi absolutisé et immobilisé dans ces textes, c'est tout simplement les cultures particulières de certains peuples sémitiques.

le conflit des traditionalismes

Le rapport entre traditionalismes ne peut être que d'exclusion. De la prétention à la perfection et à l'immuabilité d'une culture, il résulte comme conséquence immédiate l'intolérance et finalement la violence. Une culture, une tradition parfaite n'a besoin de rien, d'aucun apport extérieur et exclut donc en principe l'autre. Quand les traditionalismes et les intérêts qui les sous-tendent se heurtent, le choc ne peut être que violent. Les conflits entre traditionalismes ne peuvent être tranchés que d'une manière arbitraire ou violente, puisque le traditionalisme exclut par nature le débat. On peut concevoir une coexistence relativement pacifique des traditionalismes, si chacun se

contentait de croire à son immuable perfection. Mais trop souvent, poussés par des appétits politico-économiques impérialistes, les traditionalismes se déclarent d'une valeur universelle devant s'imposer impérativement à tous. C'est le cas des religions dites universelles, notamment le christianisme et l'Islam. Ils servent alors d'idéologies à des entreprises de conquête et de domination impérialistes.

Nous assistons actuellement en Afrique à un affrontement entre traditionalismes. La situation présente se comprend mieux si nous remontons au passé. Dans un premier temps, les traditionalismes font irruption en Afrique et détruisent par le mépris et la violence les traditions africaines originaires. Dans un second temps, la montée du nationalisme suscite un mouvement de retour aux sources qui, avec notamment Senghor plus ou moins bien compris, donne naissance au traditionalisme africain moderne. Celui-ci se heurte alors aux traditionalismes judéo-chrétien et musulman. Les traditionalismes théologiques réajustent leur tir. Ils ne condamnent plus et ne rejettent plus en bloc les traditions africaines. Ils reconnaissent en elles des pierres d'attente de la « Révélation », c'est-à-dire des éléments culturels (rites, croyances notamment) qui ne sont pas incompatibles avec le christianisme ou l'Islam, et qui préparaient mystérieusement la voie à ces traditionalismes. Depuis toujours, les Africains auraient aspiré (sans le savoir !) à devenir chrétiens ou musulmans, et la Providence les y aurait préparés de longue main en leur inspirant les lueurs de révélation visibles dans certains aspects de leurs cultures.

La théorie des pierres d'attente laisse intact l'absolutisme chrétien et musulman. Le christianisme et l'Islam sont toujours présentés par leurs adeptes comme la vérité absolue et l'unique voie de salut. Simplement, ils tolèrent dans les cultures traditionnelles africaines ce qui ne contredit pas leurs dogmes. Mais ceux-ci demeurent inébranlables. La théorie des pierres d'attente exclut l'hypothèse d'un apport africain aux religions d'adoption de quelque chose d'essentiel qui n'y figurerait d'aucune façon. Ce qu'on appelle depuis quelque temps indigénisation ne franchit pas cette limite et ne va pas plus loin que la théorie des pierres d'attente. La position de Blyden, penseur libérien du siècle dernier, était plus audacieuse et plus radicale. Il affirmait que chaque race avait la révélation d'un aspect de Dieu, que les autres races ne pouvaient percevoir. Ainsi, chaque race avait sa culture propre ayant une valeur absolue parce que fondée sur la perception exclusive d'un aspect de la divinité. Toutes les cultures étaient ainsi placées sur un même pied d'égalité. La solution de Blyden avait le mérite de réhabiliter pleinement la culture africaine. Seulement, elle ne pouvait guère éviter l'enfermement en soi. L'originalité devenait une prison. Quant à la théorie de pierres d'attente, elle ne permet qu'une réhabilitation timide, minime de la culture africaine : les traditionalismes d'adoption font à la tradition africaine la charité de tolérer certains de ses aspects plus ou moins folkloriques. Quand il s'agit de points importants, leur authenticité est fréquemment douteuse. Nombre



de prétendues pierres d'attente ne sont souvent que des dogmes traditionalistes d'importation déguisés en traditions africaines. C'est le cas notamment de la croyance africaine à un Dieu transcendant identique au Dieu de la tradition sémitique. La conception de Dieu dans la tradition africaine serait en réalité toute autre. Nous ne pouvons en dire davantage ici.

critique de tout traditionalisme

Les Africains ne doivent pas, à notre avis, supplier, à genoux, les traditionalismes d'origine extérieure de leur faire la charité de tolérer tel ou tel élément de leur propre tradition. C'est bien plutôt le traditionalisme, comme tel la prétention d'une tradition révélée, parfaite, immuable, qu'il faut rejeter en bloc pour des raisons, à nos yeux décisives. D'abord, l'absolutisation et l'immobilisation de la tradition, aboutissent plus ou moins rapidement mais inéluctablement à l'inadaptation et finalement à l'impasse. Comme nous l'avons déjà relevé, le milieu physique et surtout socio-historique change du fait même de l'activité de

l'homme ; et en agissant sur le milieu, en transformant le monde, l'homme se transforme lui-même. La situation nouvelle résultant de la double transformation de l'homme et de son milieu fait surgir des problèmes que la tradition est impuissante à résoudre. D'autres solutions, savoir, d'autres conceptions, institutions, techniques, habitudes, etc. doivent être inventées pour y faire face. Comme le dogmatisme traditionaliste décourage ou même interdit toute innovation d'envergure, les sociétés traditionalistes, pour sortir de l'impasse, recourent à des procédés divers dont la caractéristique commune est d'être de pieuses falsifications. Le plus expéditif d'entre eux consiste à concevoir des solutions nouvelles exprimées dans des textes nouveaux et à les attribuer à la tradition sacralisée et immobilisée. Ainsi, de nombreux écrits ont été attribués à Moïse alors qu'ils ont été en fait composés des siècles après la mort de ce dernier. Beaucoup d'auteurs supposés des textes sacrés n'ont en réalité rien écrit. Le procédé de pieuse falsification le plus subtil et le plus tardif, c'est l'interprétation. Une fois que la tradition a été fixée par écrit et largement diffusée, il devient difficile de la modifier matériellement par substitution ou par addition. Qu'à cela ne tienne. L'intégrité du texte sera matériellement respectée, mais le sens primitif et réel du texte sera remplacé par un nombre indéterminé d'autres sens exigés par les circonstances. Pour qui accorde quelque importance au sens primitif et réel des textes, l'exégèse, l'herméneutique apparaissent trop souvent comme un art de falsification. La seconde objection contre tout traditionalisme, c'est qu'il est nécessairement appauvrissant en raison de son étroitesse. Non seulement le traditionalisme exclut les autres traditions, les autres cultures, il exclut également tous les aspects de la culture même dont il relève, dès lors qu'ils s'avèrent incompatibles avec ses préjugés sacralisés et dogmatiquement fixés. Une culture, en effet, n'est jamais parfaitement homogène, elle comporte toujours des courants divergents, voire opposés, simultanément ou successivement. Le traditionalisme abstrait de ce tout complexe ou même contradictoire qu'est une culture vivante, certains aspects qu'il absolutise et fixe en occultant ou en détruisant les autres. La Bible ne retient de la culture du peuple hébreu que sa tradition religieuse monothéiste, le sénégalisme ne retient de la culture africaine que ce qui est lié à l'émotion, à l'art, à la religion, les éléments opposés à ces aspects étant déclarés étrangers au génie nègre. Il apparaît ainsi que la voie du dogmatisme traditionaliste ne conduit pas à la récupération de l'acquis traditionnel mais à la perte d'une partie considérable de ce patrimoine.

L'affirmation de l'homme, créateur des traditions, comme solution des conflits entre traditionalismes

Ce n'est pas par la soumission aveugle à une tradition ou à des fragments de tradition que peut se résoudre le conflit des traditionalismes, mais par le dépassement de tout traditionalisme. Ce qui est sacré, ce qui a une valeur absolue, ce n'est

pas une tradition particulière quelconque, mais l'auteur de toute tradition. Le créateur de toutes les traditions, y compris les traditions religieuses, c'est l'homme et c'est lui qui doit être placé au-dessus de toutes les traditions. La vérité qui s'affirme implicitement dans la nécessité de l'interprétation doit être ouvertement reconnue et proclamée : le déterminant, l'absolu dans le domaine de la culture, c'est l'homme, c'est le créateur de toute tradition qui doit affirmer sa créativité inépuisable ; c'est lui qui doit exprimer ses besoins et ses aspirations, c'est lui qui doit concevoir les solutions possibles à ses problèmes, décider, réaliser ce qu'il a décidé, et jouir du fruit de ses efforts. C'est le créateur et non pas l'œuvre, si importante soit-elle, qui a une valeur déterminante, sacrée. Convenir que toutes les traditions sont l'œuvre de l'homme, c'est admettre aussi que l'homme transcende toutes les traditions et que c'est par rapport à lui, à ses aspirations et à ses problèmes qu'elles revêtent ou non une valeur. La mobilité qui affecte l'homme, ses fins et ses problèmes, affecte aussi la valeur des traditions. Par ce renversement, donc les traditions sont neutralisées, deviennent neutres, et ne revêtent plus ou moins de valeur que relativement aux exigences humaines.

L'irritant problème du critère de choix des aspects de la tradition à conserver ou à rejeter reçoit ici une réponse claire : doivent être conservés et réactualisés les éléments de notre tradition et des autres traditions pouvant contribuer à la solution de nos problèmes actuels. Ce n'est pas le fait d'être consignée dans la Bible ou dans le Coran, ou bien d'appartenir à la tradition africaine qui confère de la valeur à une tradition, mais uniquement le fait de répondre à nos besoins et aspirations actuels, de nous aider, de quelque manière, à affronter nos problèmes actuels qu'ils soient d'ordre matériel, politique, éthique, théorique ou esthétique.

la neutralisation axiologique des traditionalismes comme condition d'ouverture à la richesse de toutes les traditions particulières

Le concept de neutralité axiologique de toute tradition considérée en elle-même débouche sur le souci d'objectivité à l'égard de toutes les traditions avec leurs différences et leurs contradictions. Certaines traditions sont précieuses pour nous et horribles pour d'autres, celles dont nous avons horreur aujourd'hui ont peut-être été prisées par nos ancêtres et peuvent l'être encore par nous-mêmes ou par nos descendants. De telles réflexions montrent que nous avons intérêt à les étudier objectivement en respectant leur diversité. En secouant l'empire du traditionalisme qui n'est que la tradition sacralisée et absolutisée, nous nous ouvrons, autant que possible, à toutes les traditions, à toutes les cultures. La condition de cette objectivité et de cette disponibilité universelle, c'est la relativisation de toute tradition, la reconnaissance de l'homme comme celui qui a créé toutes les traditions et qui par conséquent les

transcende toutes. L'homme ne doit se faire tout petit, ou se nier devant aucune tradition, mais reconnaître en toutes son œuvre et se placer au-dessus d'elles. Une telle attitude générale n'est pas une invitation à la légèreté, la prétention qui ne respecte rien, n'admire rien. Les réalisations humaines sont de valeur très inégale et les sociétés humaines sont elles-mêmes très inégalement développées. Il faut donc savoir saluer les réalisations humaines avancées, mais tout en sachant qu'elles sont toutes, quelles que soient leur grandeur, leur puissance ou leur sublimité, à la portée de tout homme, de toute société qui fournit l'effort requis. Tout homme n'est qu'une potentialité plus ou moins actualisée de lui-même. Ce que des hommes ont fait, d'autres hommes peuvent le faire ou le défaire.

Ouverture universelle ne veut cependant pas dire scepticisme universel. Elle signifie seulement que l'adhésion à une tradition doit devenir critique, reposer sur la pensée et non plus uniquement sur le sentiment et l'imagination. Le scepticisme ne vise que l'enfermement qui lui-même résulte naturellement de la mentalité mythique dont la caractéristique essentielle est le manque d'esprit critique. Du fait qu'il s'opère au niveau de la pensée, avant de s'enraciner dans le sentiment et la représentation, l'engagement réfléchi cesse d'être inconditionnel ; il est conditionné par la correspondance aux exigences de la vie. Il peut être remis en cause sans remords, ouvertement, aussitôt que la vie réelle l'exige.

la conquête du pouvoir de décision, condition de possibilité de réactualisation de notre tradition

Les traditions, les cultures constituées ont effectivement une dimension pratique et matérielle essentielle. Elles sont liées aux conditions matérielles de vie, aux rapports entre les classes et entre les peuples. La désagrégation de nos cultures, l'inconsistance de notre vie culturelle résultent de forces extérieures qui nous dominent et de forces intérieures sur lesquelles les premières s'appuient. La reprise d'initiative sur le plan culturel dépend de la réaffirmation de forces nationales et populaires saines, la réactualisation des éléments culturels traditionnels estimés positifs (langues, arts...) dépend d'un renversement du présent rapport de forces au détriment des puissances extérieures et intérieures responsables de l'asservissement à des traditionalismes étrangers ou opposés à nos préoccupations réelles. Autrement dit, notre culture constituée doit être bouleversée de fond en comble et restructurée selon les impératifs d'une transformation révolutionnaire de notre présente condition de néo-colonisés.

Développer la conscience de la nécessité d'une telle mutation, n'est-ce pas la tâche actuelle qui s'impose à l'intelligentsia camerounaise et africaine ?

M. Towa
Université du Cameroun